

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 31

Artikel: Le héron : le fait se passe en 183...
Autor: Thou, E.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L' « Affaire Allard ».

C'est une vérité de M. de la Palisse qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

On ne parle aujourd'hui que de l'affaire Humbert et bien des personnes, à ce sujet, s'écrient : « Ti possible, quelles choses on voit pourtant de nos jours ! Où allons-nous ? »

Hélas ! il est très probable que nous allons où sont allés les gens du XVI^e siècle, qui, à défaut de l'« affaire Humbert », eurent l'« affaire Allard », autour de laquelle ils firent sans doute moins de bruit que nous n'en faisons pour des gens, qui, certes, ne méritent pas tant d'honneur. Tous les Allard et tous les Humbert du monde n'arrêteront pas le cours de la destinée des hommes et des choses. Incidents de route, rien de plus. Que chacun, faisant pour le mieux, aille tout bonnement son chemin, sans s'inquiéter du reste. Au port, le triage.

Voici donc ce que fut l'affaire Allard. Nous empruntons les détails qui suivent à un ouvrage publié en 1835 et qu'un de nos lecteurs a bien voulu nous prêter. Cet ouvrage est intitulé : *La Suisse pittoresque et ses environs* ; il est de M. ALEXANDRE MARTIN, auteur de l'*Ermite en Suisse*.

« Ce fut dans un des villages situés non loin des bords du lac de Genève, que naquit, vers l'an 1565, le jardinier Allard, qui a joué pendant plus de vingt années un rôle si extraordinaire en Europe. A l'âge de 25 ans, il quitte furtivement Genève et passe en Suède. Jardinier du roi Eric XIV, il s'insinue si adroitement dans les bonnes grâces du monarque, que celui-ci le nomme son agent auprès de la république de Venise. De Venise, il passe à Milan, où il se permet des discours injurieux contre le pape et l'église. Il est transféré à Naples et enfermé dans les prisons de l'inquisition. Le pape Grégoire XIII le fait venir à Rome, s'entretient avec lui et lui rend la liberté.

« Allard passe alors en Dauphiné, se présente au connétable de Lesdiguière, qui y commandait les troupes des réformés, et lui promet, pour le roi de Navarre, les soldats de la Suède et un subsidie de cinq millions, dont il pouvait disposer. Henri IV, mis au courant, se laisse prendre et manda Allard à la Rochelle.

« Dans cette ville, il est reconnu par des officiers suédois qui le déclarent imposteur.

« Se voyant découvert, Allard quitte la Rochelle et vient à Paris. Il obtient une audience de Henri III et de Catherine de Médicis, et leur annonce qu'il peut faire recouvrer à la couronne une somme de cinq millions. Il a quitté le roi de Navarre, parce que celui-ci a voulu l'engager à lui livrer cette somme. Le roi et la reine-mère le comblent de prévenances. D'emblée, il se lie avec les plus riches seigneurs de la cour.

« A ce moment, arrivent à Paris, les députés suisses, venant y renouveler l'alliance entre la France et le Corps helvétique. Allard les voit, et, sous le sceau du secret, leur dit qu'il prête au roi de France deux millions d'écus, moitié

comptant, moitié en billets hypothécaires sur les biens du connétable de Montmorency, tué en 1567, à la bataille de St-Denis. Il ajoute qu'il désire acquérir la bourgeoisie de Lucerne, offrant de la payer 20,000 écus.

« Muni de lettres de recommandation des députés, Allard part pour Lucerne, se fait recevoir bourgeois et prête serment de fidélité.

« Il revient bientôt à Paris avec une escorte de douze halberdiers, mène un train de prince et jouit à la cour d'un crédit assuré.

« Mais la scène change subitement. La veuve du connétable de Montmorency, instruite des prétentions d'Allard sur la succession de son mari, écrit au roi que le connétable n'a jamais vu Allard, qu'il ne lui doit rien, et que toute cette affaire n'est qu'un tissu de mensonges et d'escroqueries. Allard est enfermé à la Conciergerie.

« Il parvient à obtenir sa liberté, et part pour Lausanne dans un équipage brillant, accompagné de plusieurs gentilshommes abusés qui lui forment une espèce de cour. De Lausanne, il se rend à Berne et demande aux magistrats de cette ville de lui avancer une somme de 100,000 livres sur une cédule de 500,000 écus d'Emmanuel de Savoie. Pressé d'exhiber cette cédule, il prétend qu'elle est restée à Paris, et soi-disant part pour l'aller chercher. Mais le Sénat de Berne, qui a découvert la supercherie, fait arrêter l'impudent aventurier. Il est enfermé au second étage d'une vieille tour.

« Aubout de quelques jours, s'étant procuré une lime et une corde, il tente une évasion. Il scie un des barreaux de la fenêtre et se confie à la corde. Celle-ci casse, et, tombant d'une hauteur de 60 pieds, Allard est tué sur le coup.

« A la nouvelle de cette mort, le propriétaire de l'auberge de la Cigogne, à Bâle, où Allard a longtemps logé et mené un train de grand seigneur, demande à la justice d'ordonner l'ouverture d'une riche cassette, fermée de trois serrures et d'autant de cadenas, que l'aventurier lui avait laissée comme garantie des avances considérables qu'il lui avaient été faites. On fait ouvrir la cassette, et l'on y trouve... devinez?... quelques morceaux de briques rouges. »

De bas en haut.

MON CONCIERGE.

S'il est vrai de dire que chaque pays fournit son monde, il l'est aussi de dire que chaque pays fournit ses concierges...

Dieu me garde de dire quoi que ce soit de ceux de chez nous ; ils sont bien trop rapprochés de moi ; et puis, ce sont de braves gens qui gagnent leur vie comme nous tous. Il leur arrive bien, parfois, comme à bien d'autres, de se prendre au sérieux et de dire, par exemple : « mon collègue », « mes auditoires », « mon musée », ou quelque chose ainsi, en parlant de ce qui est confié à leur vigilante attention. Mon Dieu, où est le mal ? Chacun possède, au plus profond de son être, le désir secret de posséder quelque chose, et quand on n'a rien

en propre, on s'attribue volontiers — en imagination seulement — le bien commun. Innocente façon d'être heureux à bon compte.

Ce n'est donc pas des concierges de chez nous que je veux parler. Oui, mais, le *Conteur* n'a pas coutume de s'expatrier ; ce serait sortir de son cadre... Bah ! Une fois n'est pas coutume.

A Naples, j'avais un concierge fort curieux ; et je vous prie de croire que ni sa paresse — commune à tous les Napolitains — ni sa saleté n'y étaient pour rien. Il avait une chemise crasseuse qu'il retournait, sans doute, chaque fois qu'il la voulait changer, des savates éculées, sans chaussettes, une barbe hirsute et une casquette galonnée... Oh ! cela est le caractère distinctif de tout concierge napolitain. On peut négliger de lui solder ses gages, il vous le pardonnera, mais il ne saurait souffrir qu'on oublie sa casquette galonnée, preuve parlante de son investiture.

Comme tout concierge, le mien était chargé de surveiller les entrants et les sortants, de renseigner, de fermer et d'ouvrir la porte et de balayer les montées, ce qu'il faisait aussi peu souvent que possible et de la façon que vous allez voir,

Avec cela, il chantait tout le jour, à moins qu'il ne dormit ou qu'il jouât aux cartes. Dans ce cas, l'entrée était libre, et personne n'était inquiété, dès la porte, par le regard curieux du Cerbere,

Or, un jour, je surpris mon concierge en train de faire la toilette des escaliers. Et sa manière de procéder me parut si extraordinaire, que je restai à l'examiner jusqu'à ce qu'il eût achevé. Devinez comment il s'y prit ?... Je vous le donne en cent... Eh bien ! il assujettit son balai dans ses deux mains, et, tout en machonnant quelque vieux refrain napolitain, il commença par le bas, ramenant sur chaque marche la saleté de la marche suivante. Il gravit ainsi, toujours chantant et balayant, les quatre étages de la maison, les redescendit avec la même gravité, me sourit dans sa barbe inculte en bougonnant un « giorno » presque incompréhensible, puis réintégra sa loge où il reprit son piquet interrompu.

Et voilà !

CH.-GAB. MARGOT.

Le héron

Le fait se passe en 183...

Un tout jeune régent, sorti vous savez d'où, Son brevet dans sa poche et se montant le cou, Dans la *Feuille d'avis* dernière Cherchait, tout frémissant, les places au concours. Il attendait ainsi depuis nombre de jours, Sans rien trouver à sa manière. — Il eût pu se placer dès l'abord, je l'ai su ! Il fallait des régents, il n'aurait eu qu'à prendre ; Mais il crut mieux faire d'attendre Quelque village bien cossu. Il se croyait quelqu'un, frais sorti de Pécole. Au bout de quelques mois, notre jeune étourneau Vit qu'on demandait à nouveau Des régents à Belmont, Vuitteboeuf, Mont-sur-Rolle.

Cela ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux.
Comme le rat du bon Horace.
Moi ! Vuittebœuf, dit-il, moi choisir cette place !
Mais c'est un coin perdu ! Pour qui donc me prend-
La place rebutée, il trouva Romairon. [on !
« Romairon ! c'est encore un endroit !... Ma foi non !
J'irais m'enfermer là trois ans ! A Dieu ne plaise ! »
Hélas, il n'eut pas plus. Tout alla de façon
Qu'il vit passer tout le canton.
Quand vint l'hiver, il fut heureux et tout aise
De s'inscrire à Villars-Bozon.

E.-C. THOU.

Le drapeau de la Jeunesse.

II

La Jeunesse qui, au sortir de Frenières avait marché d'un bon pas, avançait maintenant avec lenteur. Personne ne chantait plus. Le bel entrain de la soirée s'était évanoui. L'air frais creusait les estomacs. « Je me sens des grenouilles dans le ventre, » déclara Pavillard. « Moi aussi ! moi aussi ! » s'écrièrent Pache et Regamey. Mogeon aurait voulu qu'on poussât sans s'arrêter jusqu'aux chalets de Javernaz. On trouverait du lait là-haut. Mais son avis ne prévalut pas. Le Ministre fredonna :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes
Divresse et de bonheur fait palpiter mon cœur.

Tout le monde fit halte. Un clair filet d'eau coulait dans un bassin de mélèze. On débâlla les provisions autour de cette rustique fontaine. Sur les cimes s'allumaient les premiers feux de l'aurore. « Nous n'arriverons jamais ! » pensa Mogeon, et il pressa ses camarades. On se remit en marche.

La faim était apaisée, mais la mollesse persistait. Bien qu'ils fussent tous de robustes jeunes gens, les membres de la jeunesse ressentient ce malaise que connaissent bien les ascensionnistes novices et qui provient de l'ignorance du régime à suivre à la montagne. La joyeuse réunion de Frenières leur avait mis momentanément la tête en fête ; mais une lourdeur de tout le corps et une soif de fiévreux n'avaient pas tardé à se manifester. Loin de les désaltérer, les trop copieuses rasades d'eau glacée leur desséchaient la gorge, et ils se sentaient des jambes de plomb.

A leur arrivée à Javernaz, il faisait grand jour. Les vachers n'avaient à leur offrir que du petit-lait. Ils firent la grimace. Deux ou trois se décidèrent cependant à en prendre, non sans s'administrer en même temps un verre de gentiane, « comme contre-poison », dit Pavillard. La halte dura deux bonnes heures, au grand désespoir de Mogeon, qui voyait s'évanouir le projet d'escalader la Dent de Morcles.

Une légère dispute eut lieu au moment de reprendre l'ascension. Le gros de la colonne voulait suivre le sentier moins rapide qui gagne la Croix de Javernaz par le fond du vallon, tandis que Mogeon et Amaudruz conseillaient de prendre par l'arête entre les rochers du Grand-Châtillon et la Croix, chemin moins monotone et d'où la vue est fort belle. Mais il fallait d'emblée s'élever un peu rapidement. Cet effort répugnait à la Jeunesse. Elle s'engagea dans le bas de la combe, laissant le président et Gratte-Papier tirer de leur côté. Ce dernier avait ficelé sur son sac, la hampe démontée en deux tronçons, le drapeau écarlate qu'aucun autre ne voulait plus trimballer.

Les deux petites caravanes ne se perdaient pas de vue. D'en-haut, Mogeon et Amaudruz encourageaient les camarades, qui se traînaient péniblement. Ils entendaient Corbaz psalmodier sur un ton lugubre :

C'est en montant
Que la molle, que la molle,
C'est en montant
Que la molle nous prend.

— Je me sens aussi avachi qu'eux, dit Amaudruz. D'où cela vient-il ?

— Ça vient de cette peste de Frenières, parbleu ! répondit Mogeon. Je n'ai plus de jambes, moi non plus. Mais ça nous passera à l'air des sommets.

Ils montèrent avec peine, sans échanger d'autres paroles, et atteignirent, haletants, l'arête. Sous eux s'ouvrit soudain un gouffre immense, la vallée du Rhône, qu'ils dominaient d'une hauteur de quinze cents mètres. Un frisson les prit à cette vue inattendue. Instinctivement, ils reculèrent de quelques pas. Une fine buée bleuâtre planait sur le fleuve et sur la plaine. Au-dessus se mariaient les taches

sombres des forêts et la claire verdure des alpages. Plus haut encore, tout autour de l'horizon, d'innombrables cimes mordaient le ciel bleu de leurs grandes dents rousses, grises ou blanches.

— C'est bougrement beau ! fit Mogeon.

— C'est beau, si tu veux, mais c'est laid aussi.

En ce moment une voix s'éleva d'en-bas. Ils regardèrent : les camarades s'étaient étendus au bord de leur sentier et l'un d'eux, en qui ils reconnurent Pavillard, avait fait un porte-voix de ses mains et leur criait en scandant chaque syllabe :

— Zut pour les mon-ta-gnes ! nous en a-vons assez !

Sur leur arête, les deux jeunes gens étaient perplexes. Rejoindraient-ils le gros de la bande ? Pour-suivraient-ils seuls l'ascension ?

Pavillard les héla de nouveau : « Redescendez-vous ? Si non, au revoir, à Bex ! Bon voyage !

— Attendez-moi ! cria Amaudruz ; je suis le président. »

— Mais ce sont eux qui nous lâchent, les flemmards ! s'exclama Mogeon... Rejoins-les, si tu veux. Moi, je grimpe encore. Je vous retrouverai à la gare de Bex. Salut !

Et, esquivant le geste d'Amaudruz qui cherchait à le retenir par le bras, il reprit sa course presque avec rage et sans songer à se défaire du drapeau paqueté sur son sac.

(A suivre.)

VICTOR FAVRAT.

Mademoiselle Emma ou la fin d'un beau rêve.



On peut bien conter l'aventure, à présent, M^{lle} Emma est, depuis deux ans, dans un monde meilleur. Nous sommes donc à l'abri de son ressentiment, du moins pour le moment.

M^{lle} Emma a quitté cette vallée de larmes à soixante-cinq ans, c'est dire qu'elle avait coiffé sainte Catherine. Ce fut même là le plus grand chagrin de son existence, exempte d'autres soucis. Elle eut tant aimé être la tendre épouse d'un époux adoré. Que ne fit-elle pour cela ? En désespoir de cause, elle alla même jusqu'à confier son ardent désir aux journaux, en annonces qui semblaient avoir été écrites avec un trait tiré du carquois de Cupidon. Possédant un petit avoir, elle se croyait assurée du succès final, la pauvre fille. Elle n'était plus jeune, il est vrai. Jolie ? non ; elle ne l'avait jamais été, mais, pensait-elle, cela n'est point un obstacle. « Aux jours d'aujourd'hui, quelques écus en poche valent mieux, aux yeux des hommes, que tous les charmes de Vénus. Les premiers sont de plus en plus rares, tandis que les seconds courent les rues. »

Elle avait donc fait insérer un avis dans les journaux. C'était sa dernière espérance, mais le résultat ne lui semblait pas douteux.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; pas de réponses. M^{lle} Emma fit répéter l'annonce.

Une lettre vint, toute pleine d'alléchantes promesses. M^{lle} Emma exultait ; elle se croyait déjà devant l'officier de l'état civil.

Le soir même, fiévreuse, la plume tremblant dans ses doigts nerveux, elle répondit, donnant, avec une prodigalité excessive, les quelques renseignements qui lui étaient demandés.

Il ne lui vint pas un seul instant à l'idée que son correspondant — son fiancé, comme elle l'appelaient déjà — pût être un farceur, qui voulait simplement rire un brin de sa naïveté. Oserait-on plaisanter ainsi avec son amour ? Ne se donnait-elle pas tout entière à cet inconnu, qui avait su découvrir les trésors de tendresse dont ce cœur débordait, en dépit des années ?

Non, l'inconnu était sincère ; on pouvait sans crainte commander les violons. Accourez tous, gens de la noce !

Dans la seconde lettre qu'il lui adressa, le « fiancé » de M^{lle} Emma lui faisait part du désir, bien naturel, qu'il avait de la voir, avant

de s'engager définitivement. Il lui proposait donc de se trouver tel jour sur le quai de la gare de Nyon, localité intermédiaire entre les deux villes qu'ils habitaient. « Vous voudrez bien, ajoutait-il, m'indiquer le signe auquel je pourrai vous reconnaître. »

M^{lle} Emma, plus impatiente encore de voir l'objet de son amour, répondit, par retour du courrier, que c'était chose convenue, et joignit à sa lettre, à titre de signe de ralliement, un échantillon de l'étoffe de la robe dont elle serait vêtue pour cette première et solennelle entrevue.

Le jour dit, parée de tous les atours susceptibles, sinon d'enflammer le cœur d'un soupirant, tout au moins de dissimuler des ans l'irréparable outrage, M^{lle} Emma se promenait de long en large sur le quai de la gare de Nyon, attendant l'arrivée du train de Genève.

Un coup de sifflet strident, un bruit d'enfer, le train entrain en gare à toute vapeur. Le cœur de M^{lle} Emma battait à se rompre.

Plusieurs personnes descendirent des wagons, parmi lesquels de nombreux messieurs de tout âge. Tout ce monde, affairé, se précipita vers la sortie. Il sembla pourtant à M^{lle} Emma que l'un de ces messieurs s'était arrêté un moment et l'avait bien regardée. A ce regard, elle avait senti le rouge lui monter au visage. O naïve candeur de l'âge mûr !

Nouveau coup de sifflet, nouveau bruit d'enfer. La petite gare était retombée dans le silence. Plus personne sur le quai, que M^{lle} Emma, qui se demandait si c'était donc là le beau rêve d'amour qu'elle avait rêvé et si tout espoir était perdu.

Mais, non, M^{lle} Emma attendait depuis trop longtemps la réalisation de son désir pour perdre ainsi courage. Le monsieur qui s'était arrêté un moment et qui l'avait regardée, un fort joli garçon, ma foi, était bien son « fiancé ». La timidité, l'émotion très naturelle d'une première rencontre, l'avaient seules empêché de s'élancer vers elle, en s'écriant : « O mon Emma adorée, toi que mon cœur attendait, viens dans mes bras ; tu es à moi, je suis à toi ! »

Une lettre passionnée allait être la messagère de la bonne nouvelle.

La lettre vint en effet. Elle ne contenait que ces mots : « Mademoiselle, je suis allé au rendez-vous. L'échantillon m'avait beaucoup plu ; je n'en puis dire autant de la pièce. »

La brièveté de cette déclaration, dont la galanterie, ou tout au moins, l'esprit n'avaient même pas cherché à atténuer la brutalité, laissa M^{lle} Emma atterrée. Elle en fit une maladie.

M^{lle} Emma, trésor de bonté et de douceur, est morte à soixante-cinq ans, avec la haine des hommes dans le cœur.



Lou batsi (le baptême).

Allegretto.

A la Gran-dze dau Gui-mou, vo lou sé-dès bin,
vo, vo, vo, vo lou sé-dès bin, vo, vo, vo,
vo, vo, vo lou sé-dès bin, L'an fé on-na fe-lhie,
qu'a lou-bet tant prin, qu'a, qu'a, qu'a lou-bet tant prin ;
qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou-bet tant prin.

2. L'a volian batsi demindez que vint
De, de, de, demindez que vint
De, de, de, de, de, demindez que vint.